

Novembre 2001

Numéro 41

L' Ecrit

Département universitaire de psychiatrie adulte
(DUPA)Service des soins infirmiers
Site de Cery - 1008 Prilly-LausanneResponsable de la publication:
Service des soins infirmiers
prix Fr. - 2

Postmodernité et soins infirmiers

Sommaire :

Vincent Barras, professeur ordinaire d'histoire de la médecine, *Quatuor pour la fin du temps*.

Jérôme Pedroletti, infirmier clinicien, **Jean Michel Kaision**, directeur des soins, *Du corps mutant à une parole ouverte, quelques hypothèses sur la postmodernité*.

Michel Pétermann, enseignant à l'école de Chantepierre, *Les professionnels modernes ont soigné une personne éclatée ! À l'ère postmoderne soignons-nous une personne scotomisée ?*

Patrick Waeny, enseignant à l'école de Chantepierre, *Postmodernité et soins infirmiers*.

Nicolas Wagner, Philosophe, *Postmodernité, Postmétaphysique*.

Quatuor pour la fin du temps,

Le Quatuor pour la fin du temps, pour violon, violoncelle, clarinette et piano, composé par Olivier Messiaen entre 1940 et 1941 dans un camp de travail en Silésie où le compositeur était tenu captif, œuvre stridente, exécutée pour la première fois à l'intérieur même du camp : « Le froid était atroce, le stalag enseveli sous la neige. Les quatre instrumentistes jouaient sur des instruments cassés : le violoncelle d'Etienne Pasquier n'avait que trois cordes, les touches de mon piano droit s'abaissaient et ne se relevaient plus. Nos costumes étaient invraisemblables : on m'avait affublé d'une veste complètement déchirée, et je portais des sabots de bois. L'auditoire réunissait toutes les

classes de la société : prêtres, médecins, petits bourgeois, militaires de carrière, ouvriers, paysans.. ». Invraisemblable épopée en effet que l'aventure de ce quatuor, depuis sa création jusqu'à sa consécration actuelle : après soixante ans, il demeure une œuvre charnière dans l'histoire de la musique contemporaine. Sa stridence, ressentie sans doute de façon tout à fait concrète, aujourd'hui encore, par certains, lors de l'écoute, trouve aisément sa transposition dans la fameuse phrase acerbe et profondément pessimiste du philosophe allemand, juif d'origine, Theodor W. Adorno : « La critique de la culture se voit confrontée au dernier degré de la dialectique entre culture et barbarie : écrire un poème après Auschwitz est barbare, et ce fait affecte même la

connaissance qui explique pourquoi il est devenu impossible d'écrire aujourd'hui des poèmes. L'esprit critique n'est pas en mesure de tenir tête à la réification absolue, laquelle présupposait, comme l'un de ses éléments, le progrès de l'esprit qu'elle s'apprête à faire disparaître, tant qu'il s'enferme dans une contemplation qui se suffit à elle-même. »

Adorno comme Messiaen posent la même question : selon l'un, celle de la fin du temps, c'est-à-dire, précisait l'autre, de l'heureux temps où il était encore possible d'écrire un poème. Mais, en même temps, cette fin du temps pouvait signer aussi la fin de la période historique même - la modernité- qui avait rendu possible la barbarie : fin d'un processus finalement tendu vers l'explosion barbare, et fin de l'insouciance culturelle garantie. Il importe peu de noter que ces deux appels aient été véritablement entendus par la suite. Pour beaucoup, le temps s'est tranquillement poursuivi, comme si de rien n'était, et la même insouciance a continué de présider à la création d'innombrables poèmes et de toutes sortes d'autres passe-temps décoratifs. Il importe davantage de s'y arrêter encore une fois - le temps d'une écoute- aujourd'hui. Car sous leurs différentes formes, ces deux réflexions appellent pour nous, par contraste, d'autres façons de considérer l'évolution de notre temps actuel, le temps post-moderne, celui qui se définit précisément après cette modernité-là, et d'après cette modernité-là.

Vivons-nous l'époque d'après la fin du progrès de l'histoire, ce processus qui aurait terminé ce que la marche naturelle de l'histoire avait à faire ? Ce qui somme toute correspondrait assez bien à l'impression d'atomisation que présente la société post-moderne : dans sa forme aboutie, le processus de morcellement des tâches, du travail, des spécialités disciplinaires, s'accomplirait à l'échelle généralisée du monde entier. À tout cela répond bien, il faut aussi le noter, le sentiment d'une uniformisation des usages, des langages, des consommations, elle aussi quasi généralisée. Me frappe ainsi particulièrement, la présence de sandwiches, d'une world music, de chaussettes ou de programmes TV identiques et disponibles en tous temps et en tous lieux de la planète, mais aussi, ce qui en

constitue l'exacte parallèle, l'extraordinaire facilité des flux d'opinions, l'oecuménisme des points de vue, l'échangeabilité des codes (qui caractérise notamment le consensus apparemment universel - de la psychanalyse aux neurosciences- en matière de choses de l'esprit) voire celle des corps (qui caractérise notamment les progrès attendus des technologies d'avant-garde en biomédecine). Il n'est pas certain que Messiaen ou Adorno aient appelé de leurs vœux une telle neutralisation. La réflexion pourrait porter d'une certaine manière sur l'alternative : adhésion à une perspective post-historique acceptée -ou subie- comme une chose réelle (telle est la réification absolue dont parlait Adorno) ; ou bien, tentative, malgré le pessimisme dont faisait preuve le même philosophe (c'était il est vrai après une guerre particulièrement terrifiante), d'un retour d'esprit critique (si toutefois nos temps nous laissent le loisir de ne pas retomber dans un nouveau pessimisme), ce qui semble précisément viser l'interrogation sur les pratiques, vers lesquelles nous mène, finalement, lors d'une matinée infirmière, l'écoute surprenante d'un Quatuor de Messiaen.

Vincent Barras.

Du corps mutant à une parole ouverte ? quelques hypothèses sur la post- modernité.

« La vie, c'est l'unité de l'âme comme idée du corps et du corps comme étendue de l'âme. » G. Deleuze. ¹

« Il ne faut pas sonder les âmes, il ne faut pas rechercher les causes et les effets, il ne faut pas chercher le sens, tout n'est que chaos, » Gao Xingjian ²

« La haine de la contradiction est la structure ontologique de la bêtise. » Mehdi Belhaj Kacem ³

¹ Gilles Deleuze, *Mathèse, science et philosophie*, Préface à J. Malfatti di Montereaggio, *La Mathèse ou anarchie et hiérarchie de la science*, Editions du Griffon d'or, 1946.

² Gao Xingjian, *La montagne de l'âme*, Editions de l'aube, 1995, p. 469.

³ Mehdi Belhaj Kacem, *Society*, Tristram, 2001, p. 358.

Introduction

Les soins infirmiers ont de nombreux challenges à relever dans des domaines aussi variés que l'économie, l'informatique, la technologie, l'anthropologie, etc. les rapports entre le psychique et le somatique, tels que les classiques les comprenaient sont depuis déjà quelques années mis en question à partir de l'introduction dans la pratique médicale d'instruments de diagnostic et de traitement qui autorisent une lecture du vivant et son éventuelle modification. Les vocabulaires s'enrichissent des termes, plasticité⁴, clonage, sélection génétique des embryons avant pré-implantation, nanotechnologies, mais aussi Pt scan, Irm, opération à distance, etc.

Cette implication technologique liée à une crise sans précédent des modèles holistiques nourrit une interrogation permanente sur la place de l'homme et des rapports nouveaux du soma et de la psyché qui naissent de ces nouvelles opportunités. Un nouveau vocable naît dans les sciences humaines qui tend à rendre compte de ces changements de paradigmes, résilience, empowerment, amphibolie, oxymoron, cyborg, anature, etc

Au « rien de nouveau sous le soleil » de l'Ecclésiaste qui continue d'alimenter une conception anhistorique de l'homme, nous sommes confrontés au contraire et sans méconnaissance de l'histoire, à l'analyse des modifications profondes inscrites dans notre univers contemporain.

Plus prosaïquement, la suppression d'un enseignement exclusivement psychiatrique pour les infirmiers, par la fermeture récente des écoles spécialisées ouvre le soin psychiatrique à une mise en perspective de l'imaginaire qui en faisait le spécialiste de la relation et donc de la parole. Par voie de conséquence, par la mise

en crise du modèle clivé, par cette destitution symbolique d'un lieu et d'un agent expert, l'univers des soins somatiques commence à s'interroger sur la communication avec le patient.

Il faudrait ajouter que les modifications profondes des prises en soins psychiatriques elles-mêmes - crise des références hospitalières - remettent sur le métier les représentations classiques de la maladie mentale⁵.

Chacun sent bien que le confort du paradigme établissant une dichotomie féodale entre les muets efficaces et les parlants impuissants est insuffisant à rendre compte des nouvelles complexités auxquelles les soignants sont confrontés. On ne sait pas que les généticiens refuseraient toutes confrontations à la dimension éthique de leurs expériences, on sait aussi que la maladie mentale continue de résister à la talking-cure, par exemple.

A travers une modification des pratiques médicales complexes, apparaît la nécessité de penser ensemble l'univers du soin, non pour s'y tailler chacun la part du lion mais plutôt pour lui restituer, dans la confrontation, sa dimension de compromis.

Ce nouveau corps en mutation en tant qu'il n'est plus tout à fait un destin mais pas encore - le sera-t-il et dans quelles conditions ?⁶ - un objet librement choisi, renvoie ainsi à une parole qui n'a plus l'autonomie ni la primauté que la tradition johannique lui prête (« Au début était le Verbe ») mais qui se co-exprime avec lui, y compris dans sa dimension prothétique (viagra, pompe à insuline, pharmacopée).

Histoires

Il serait utile de reprendre l'ensemble de la problématique corps-esprit, soma-psyché dans sa dimension historique, afin de nous mieux situer dans la contemporanéité de sa

⁴ Voir au sujet de la plasticité neuronale, Alain Prochiantz, *Machine - Esprit*, éditions Odile Jacob, 2001. « La présence d'une neurogénèse dans le système nerveux central pose des questions troublantes sur la nature même du système nerveux et sur la façon dont l'individu évolue avec le temps, poussé dans un processus d'individuation, une adaptation qui ne trouve son terme qu'avec la mort. », p.101.

⁵ Voir, à ce propos, Robert Barrett, *La traite des fous*, Les empêcheurs de penser en rond, 1998 et Georges Lantéri Laura, *Essai sur les paradigmes de la psychiatrie moderne*, Edition du Temps, Paris, 1998.

⁶ Voir *Hominescence*, Michel Serres, éditions Le Pommier, 2001. « Nous pouvons enfin poser la question : Qu'est le corps ? Réponse : il n'est pas ; il était, mais il n'est plus ; car il vit désormais sur le mode du possible ; seule une logique modale permet de l'appréhender ; il sort de la nécessité pour entrer dans le possible ». P.38.

complexité. Cette tentative n'est qu'indicative, elle pourrait être contredite à chaque pas de son développement par des contre-exemples. Que ce soit dans le monde grec ⁷ ou dans l'univers chrétien ⁸, la dichotomie radicale naît de la considération centrale que le corps ne prend sens que de l'âme qui l'anime. L'une des illustrations possible qui joute les différentes statuaire - le discobole de Myron ou les Christ en majesté des périodes romane et gothique - peut être celle du corps des femmes dans ces deux microcosmes. C'est éloquent pour la Pythie (corps inspiré de l'oracle de Delphes) qui trouve sa raison d'être en étant le filtre à travers lequel les dieux peuvent s'exprimer, c'est peut-être encore plus parlant pour le personnage de la Vierge Marie dont la fécondation est directement l'œuvre de dieu. En même temps ces représentations structurent un corps de femme ouvert de bas en haut pour les grecs (le message des dieux chthoniens qui vient des entrailles de la terre utilise sans filtre le corps de la prêtresse pour devenir dans sa bouche la parole apollinienne), hermétiquement fermé en bas pour les chrétiens (l'immaculée conception oblige à ce détour organique mais ne sera définitivement conceptualisée qu'à la fin du Moyen-âge); cela introduit une différenciation radicale de l'hymen dans chacune de ces sphères culturelles, absent chez Galien, présent chez Augustin. Conceptions clivées du corps et de l'esprit qui ne débouchent pas sur une identité des représentations somatiques. Il faudrait, pour éviter tout schématisme excessif, ajouter qu'il ne s'agit pas de positions définitives mais bien plutôt d'un savoir en construction qui alimente des débats entre exégètes et qui génère tous les schismes que les églises ont connus depuis l'origine. Débats croisés entre théologie, mythologie et science naissante, entre Hippocrate et Galien pour ce qui est de la médecine par exemple.

La Renaissance inscrit une modification importante dans ce débat en légalisant et en

organisant publiquement les autopsies⁹. Précédemment, au nom de la possible « résurrection des corps », il était interdit d'attenter au corps d'un mort; mais déjà l'hypothèse qu'un criminel n'avait pas d'âme avait donné le feu vert d'autopsies clandestines, pratiquées la nuit en petit comité à l'abri de dénonciations, toujours possibles, de sorcellerie. Ce qu'inaugurent les pratiques médicales de l'époque c'est la prise en compte d'un corps mort au service unique de la médecine, détaché de ses oripeaux téléologiques¹⁰. Un des témoignages les plus forts de ce nouveau paradigme est l'apparition dans la peinture de l'époque de Christ cadavériques (Mantegna et Holbein) qui suturent la possibilité d'une quelconque résurrection¹¹. L'univers du soin circonscrit à un corps machine (Vesale, La Mettrie, Descartes) laisse alors entier, d'abord à la religion puis à la science, le domaine de l'âme. Le clivage est désormais inscrit dans des pratiques sociales particulières qui se justifient de conceptions opposées, source de guerres incessantes entre les matérialistes et les spiritualistes. Quelques égarés maintiendrons une position excentrée, particulièrement Spinoza (1632-1677) dont le monisme essaiera de conjuguer ces deux concepts en refusant leur différenciation radicale.

A ce moment les dérèglements de l'âme organisent les différentes formes de folie comprises dans une dimension théologique comme possessions sataniques et donc passibles du bûcher (voir la figure de la sorcière).

La prise en charge institutionnelle de la folie dans la deuxième moitié du XVIIIème siècle

⁹ David le Breton, *La chair à vif. Usages médicaux et mondains du corps humain*, Métailié, 1993.

¹⁰ Sur le plan politique cela donne *Le Prince* de Machiavel (GF Flammarion, 1980) qui est une des premières théorisations du concept d'état (stato), esquisse d'une séparation de l'église de la sphère politique. « La montée du séculaire contre le christianisme » commentera Hannah Arendt dans son cours donné à Berkeley en 1955.

¹¹ François Jullien, *De l'essence ou du nu*, Seuil, octobre 2000. « Dans la première académie fondée à l'initiative de Vasari à Florence, on enseignait l'anatomie et la perspective de concert avec le nu : il y a une épistémé du nu. » p.96.

⁷ Giulia Sissa, *L'âme est un corps de femme*, Editions Odile Jacob, Paris, 2000.

⁸ Peter Brown, *Le renoncement à la chair*, Gallimard, 1995.

invente la clinique psychiatrique qui spécifie alors la folie comme aliénation puis maladie mentale mais dont les hypothèses étiologiques restent somatiques, même si « ce qui distingue le regard de l'aliéniste, si marqué qu'il soit par cette métaphore (« Le malade meurt ; on ouvre et l'ouverture montre, pour ainsi dire, ses paroles écrites sur l'organe enflammé »), c'est que jamais le « scalpel » ne vient lui prêter son secours »¹²

C'est au contact de l'hystérie et des effets sur elle de l'hypnose que les présupposés exclusivement neurologiques de la maladie mentale vont faire la preuve de leurs insuffisances et donner naissance aux premières compréhensions psychologiques de la maladie. Freud à l'automne 1885 à la Salpêtrière à Paris, au contact de Charcot, abandonne son « obsession physiologique », contractée auprès de Meinert, son patron viennois, et reconnaît dans l'origine de la psychanalyse, sa dette à l'égard de l'hypnose¹³.

Précédemment nous étions confrontés à une causalité biologique, maintenant émergeait une causalité psychique, constituant un renversement symétrique du débat qui allait continuer à s'entretenir de cette nouvelle approche. Seul Bergson essaie, dans ce dualisme ambiant, de penser dans *Matière et Mémoire* une articulation différente en le confrontant au concept de durée qui structure alors des multiplicités, des mixtes qui cassent les ontologies rigides des corps et des esprits.¹⁴ Nous sommes plus près de ces disputes et peut-être en comprenons-nous mieux les enjeux, toujours est-il que ces deux modèles étiologiques continuent d'entretenir le clivage, à cette nuance d'importance près que l'on retrouve du côté de la psychanalyse et sous une forme laïcisée, cette vieille idée que le corps n'est que le véhicule de l'âme, nommée pour l'heure inconscient. Le psychosomaticien

pose volontiers la question : Pourquoi vous êtes-vous fabriqué un cancer ?¹⁵ L'analyste, dans l'exclusivité du « tout dire », oublie parfois l'horizontalité du corps qui parle là sur un divan.

Si le rêve et son analyse sont venus bousculer, au début du XX^e siècle les certitudes ancrées, c'est d'autres phénomènes qui à l'aube du XXI^e remettent en cause les articulations possibles de ces deux concepts qu'il est de plus en plus difficile d'isoler dans des schémas étiologiques.

Postmodernité¹⁶

« Vivre dans une époque que les dieux ont fuie et les prophètes abandonnée » Max Weber.

Du corps mort de la Renaissance livré au dépeçage médical et au diagnostic « naturel », nous sommes arrivés au corps vivant, observé en direct (PT scan, IRM, génie génétique, etc.) délivrant des hypothèses qui conjoignent la nature et la technologie (anthropotechnologie¹⁷) dans un va et vient qui ne détermine aucune étiologie assurée et solitaire. De la parole prophétique de notre civilisation du livre nous sommes passés désormais aux « embarras de paroles »¹⁸ qui articulent, contexte d'émergence du message, grammaire et

¹² Juan Rigoli, Lire le délire, Paris, Fayard, 2001, p.33.

¹³ L. Chertok, I. Stengers, *Le cœur et la raison, l'hypnose en question de Lavoisier à Lacan*, Payot, 1989, p. 265. « D'un point de vue théorique comme d'un point de vue thérapeutique, la psychanalyse gère un héritage qu'elle a reçu de l'hypnotisme »

¹⁴ Voir sur ce point, Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, 2000, pp., 554-574.

¹⁵ Voir une position un peu nouvelle : « L'existence d'une symptomatologie somatique installée, peut, dans certains cas, apparaître comme une richesse sinon comme un signe de santé lorsqu'elle demeure isolée et protège de toute autre expression somatique ». Rosine Debray, *Epître à ceux qui somatisent*, PUF, février 2001, p.184.

¹⁶ Terme générique qui ne peut se constituer qu'à partir d'un débat sur la définition possible de la modernité, voir pour cela, Jacques Poulain, *Penser au présent*, L'harmattan, 1998.

¹⁷ « Le rapport de l'anthropologie et de la technologie apparaît comme thanatologie », Bernard Stiegler, *La technique et le temps*, tome 1, Galilée, 1994, p. 136.

« Une anthropotechnologie future atteindra-t-elle le stade d'une planification explicite des caractéristiques ? L'humanité pourra-t-elle accomplir, dans toute son espèce, un passage du fatalisme des naissances à la naissance optionnelle et à la sélection prénatale ? » Peter. Sloterdijk, *Règles pour le parc humain*, Mille et une nuits, Fayard, 2000, p. 43).

¹⁸ Bruno Latour, *Politiques de la nature*, La Découverte, Paris, 1999.

contenus¹⁹. La parole prend corps et ne peut plus être isolée des inconscients somatiques, sociologiques et psychologiques qui la font exister, le corps dans l'évolution de ses possibilités prothétiques nous contraint à inventer un nouveau vocabulaire, une nouvelle esthétique²⁰.

Pourtant, avant d'en arriver là, nous ne pouvons taire ce qui a radicalement changé la dimension contemporaine de cette problématique ; deux faits historiques qui, par leur impossibilité première à trouver les mots pour les dire, signifie bien qu'ils ont influencé durablement le débat sur l'humanisme²¹. Il s'agit bien évidemment de l'extermination nazie en Allemagne²² ²³ et de la bombe atomique américaine sur Hiroshima et Nagasaki au Japon²⁴ ²⁵.

¹⁹ Voir la conception de « l'agencement » chez Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux*, Editions de Minuit, 1980, p. 629.

²⁰ J.L. Nancy, *L'intrus*, Galilée, Paris, 2000. L'auteur philosophe essaie dans ce texte très court de justifier de sa propre transplantation cardiaque, ce qui l'amène à écrire : « La vérité du sujet est son extériorité et son excessivité... », p.42.

²¹ Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris, septembre 2000, pp. 324-338.

²² Gérard Pommier, *Les corps angéliques de la postmodernité*, Calmann-Lévy, Paris, 2000. « L'extermination détruit ce rêve de fraternité, qui touche à son terme avec le camp d'extermination : il représente en ce sens une brisure de l'histoire, et cet événement centre rétroactivement le « postmodernisme ». » (p. 160)

²³ Voir aussi le destin tragique de Jean Améry, déporté à Auschwitz, libéré, il tente de se suicider, est réanimé puis il écrit «*Porter la main sur soi. Traité du suicide*, Actes Sud, Arles 1996 » avant de se suicider en 1976. Destin qui ne manque pas de nous interroger sur le rapport à l'extermination, des survivants.

²⁴ Mehdi Belhadj Kacem, *Esthétique du chaos*, Tristram, Auch, 2000. « Hiroshima est une des seules avancées réellement cognitivistes de ce siècle, du fait qu'il ait établi sans réplique qu'un corps est davantage sa dispersion que sa formation plastique, charnelle, biologique, davantage son ombre diffusée, pro-jetée, que sa corporellité matérielle, et cette ombre est sa corporellisation la plus radicale... » (p. 198.)

²⁵ Amélie Nothomb, *Metaphysique des tubes*, Albin Michel, Paris, 2000. Nishio-san, nurse de l'enfant du roman, raconte les bombardements américains sur le Japon et l'auteur de conclure : « Nishio-san avait

« Alors pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition d'un homme. »

« J'écris ce que je ne peux dire à personne »

Primo Levi.

« Avant que nous soyons là, il y avait eu des os de morts dans la soupe des vivants, et de l'or de la bouche des morts s'échangeait depuis longtemps contre le pain des vivants »

Robert Antelme.

L'impossibilité pour les survivants de ces deux tragédies de donner sens à ce qui leur arrivait²⁶, l'incapacité devant laquelle ils se retrouvaient pour témoigner, la culpabilité qui émergeait de leur simple survie, montrent à l'envi la naissance d'un rapport nouveau de l'homme à son environnement corporel et sociologique. N'oublions pas en même temps que les présupposés scientifiques de l'eugénisme nazi ont ramené à sa juste place le dogme de la vérité scientifique et ouvert la porte aux définitions popperiennes selon lesquelles une théorie scientifique ne pouvait s'honorer d'en être une qu'à la condition d'accepter sa propre réfutabilité

Si la modernité²⁷ signifiait la croyance en des idéaux laïcs, ceux des philosophes des Lumières du XVIIIème siècle (la raison contre la nature) mais aussi des socialismes utopiques (la fraternité contre la barbarie), la postmodernité naît sur leurs cendres.²⁸

C'est dire si les références humanistes qui jalonnent, cautionnent les théories de soins infirmiers doivent être interrogées pour ne pas servir d'alibi au silence assourdissant qui a accompagné ces deux catastrophes historiques. Pour le moins, l'angélisme de certains sur la bonté de l'homme doivent accepter d'en rendre compte. La tentative cinématographique de Benigni (« La vie est belle ») de restituer une

vraiment de belles histoires à raconter : les corps y finissaient toujours en morceaux », p.61.

²⁶ Voir Primo Levi, *Si c'est un homme*, Julliard, 1987 ; Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1957 ; Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Payot et Rivages, 1999.

²⁷ « L'enjeu de la modernité était de soumettre la nature externe du monde et la nature interne de l'homme à la raison... Elle semble faire triompher non plus un consensus aveugle, pré-moderne, mais un accord fondé sur le partage d'un jugement de vérité et d'objectivité. » Jacques Poulain, *Penser au présent*, L'harmattan, 1998, p.23.

²⁸ « On tient pour « postmoderne » l'incrédulité à l'égard des métarécits » J.F. Lyotard, *La condition Postmoderne*, Editions de Minuit, Paris, 1979, p.7.

dimension humoristique à la vie des camps, donc d'en rendre possible la métabolisation pour notre civilisation, ne s'inscrit-elle pas simplement dans ce chemin de la repentance qui rajoute un déni supplémentaire à une histoire dont l'horreur serait encore indicible ? Chacun qui prendrait la peine de réfléchir sur ce moment de l'histoire, sauf à le réduire à des problématiques humanistes anciennes qui ne font que le nier dans sa singularité, ne peut qu'entrevoir la nécessaire redéfinition des perspectives qui dessinent le paysage humain²⁹. Comment rendre compte du personnage du « musulman » dans les camps, Homme ? Bête ? Dément ? Corps sans âme ? Mort-vivant ? Le vocabulaire manque et, en tant que tel, met la pensée humaniste en crise³⁰. Pour tenir la chaîne, il faut accepter ce double visage humain-inhumain de l'homme ce qui

²⁹ Voir sur le versant juridique, l'apparition après la guerre de la notion de « crime contre l'humanité » et de celle d' « Imprescriptibilité », « Les crimes contre l'humanité ont été définis par les chartes des tribunaux internationaux de Nuremberg, puis de Tokyo des 8 août 1945 et 12 janvier 1946... Les Nations Unies ont précisé la notion par la Convention sur le génocide du 10 décembre 1948. La Convention du 26 novembre 1968 sur l'imprescriptibilité et la résolution du 13 décembre 1973 prônant une coopération internationale pour la poursuite des criminels ont mis le sceau du droit international sur la notion. » in Paul Ricoeur, *ibid.*, p. 611, note 18 de bas de page.

³⁰ « Celui qu'on appelait le « musulman » dans le jargon du camp, le détenu qui cessait de lutter et que les camarades laissaient tomber, n'avait plus d'espace dans sa conscience où le bien et le mal, le noble et le vil, le spirituel et le non-spirituel eussent pu s'opposer l'un à l'autre. Ce n'était plus qu'un cadavre ambulatoire, un assemblage de fonctions physiques dans leurs derniers soubresauts. (il ajoute et c'est bien là le signe de la représentation en crise) Aussi pénible que cela nous soit, il faut l'exclure de nos considérations », Améry, in G. Agamben, *ibid.*, p.49.

« Tour à tour figure nosographique et catégorie éthique, limite politique et concept anthropologique, le musulman est un être indéfini, au sein duquel non seulement l'humanité et la non-humanité, mais encore la vie végétative et la vie de relation, la physiologie et l'éthique, la médecine et la politique, la vie et la mort passent les unes dans les autres sans solution de continuité. C'est pourquoi son « troisième règne » est le fin mot du camp, de ce non-lieu où les barrières entre les domaines s'effondrent, où toutes les digues se rompent. », G. Agamben, *ibid.*, p. 57.

génère et les figures de l'oxymore³¹ ou amphibolie³² et les formes complexes de la négociation des contraires ou la notion inévitable du compromis.

Corps mutant

Il est toujours délicat d'interpréter des faits très contemporains au risque de prendre le symptôme pour la maladie, la mode d'un jour pour la façon d'être d'une génération. Acceptons toutefois ce risque dans la mesure où il nous permet de penser.

Ce par quoi l'on peut commencer est la notion d'horizontalité qu'il faut imbriquer avec celle du présent. L'accélération exponentielle des technologies de l'information valorise le moment dans son plan de surface ; sa schématisation topologique est la « bande de Moebius » où l'envers de la bande peut tout aussi bien se retrouver au dessus ou en dessous sans qu'aucune des positions déterminent une priorité causale. Précédemment toute inscription d'une causalité(somatique, psychique, technologique, contextuelle, etc.) installait de la verticalité et structurait une temporalité particulière (hérédité génétique, traumatisme infantile, invention de tels traitements, épisode de guerre, etc.). L'abandon partiel des hypothèses causalistes au profit des théories de la complexité (connexité plutôt que causalité, c'est à dire co-présence de différents facteurs plutôt que hégémonie d'un des facteurs) supprime ce que communément on nomme le fond des choses en même temps qu'il promeut un présent informé capable d'intégrer les connaissances du passé et la représentation d'un futur.³³

Ce délaissement du parce que au profit du comment, cette remise en surface de la problématique humaine, nous pouvons en voir

³¹ Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, Editions Odile Jacob, Paris, 1999.

³² Mehdi Belhadj Kacem, *ibid.*, p. 323. « L'amphibolie, l'aliénation, disent l'époque du chaos, qui ne risque certes pas de se clore en quelques siècles ; elles sont les concepts qui disent que le chaos est l'époque de notre génération... »

³³ « La hiérarchie spéculative des connaissances fait place à un réseau immanent et pour ainsi dire « plat » d'investigations dont les frontières respectives ne cessent de se déplacer. » J.F. Lyotard, *ibid.*, p.65.

la trace au niveau du corps et selon deux aspects.

Le premier est l'investissement de la peau, « Le moi-peau » d'Anzieu³⁴ fait remonter l'identité, non à une représentation symbolique, mais à son enveloppe constituée de façon plus ou moins homogène ; Amaro de Villanova, psychanalyste de la clinique de la Borde parle d'empathie somatique, de self somatique qui, s'il n'est pas assuré par un handling maternel suffisant, peut provoquer un démantèlement sensoriel (voir l'autisme), une discordance somato-psychique (voir les abusés sexuels).

Ils introduisent ainsi à la compréhension des phénomènes contemporains du tatouage, piercing, en même temps qu'il nous autorise à maintenir l'interrogation, sociale celle-ci, autour des activités de glisse (snowboard, skateboard, barefoot, etc.) de la jeunesse;

Le second est plus directement articulé à la façon dont les artistes mettent en scène ces nouveaux paradigmes en même temps qu'ils les inventent (body-art, land-art, performances), il introduit plusieurs paramètres à la fois une position corporelle nouvelle, le corps lui-même comme matériel d'exposition (Body-art dont les représentants les plus connus, Orlan, Stelarc, Pane), un jeu de surface, travail sur le paysage avec des matériaux issus de ce même contexte (Land-art de Goldsworthy), et une temporalité limitée au seul présent (les emballages de Christo). Tous ces mouvements succèdent, de façon plus ou moins scandaleuse, à l'impressionnisme qui avait valorisé l'instant du tableau donc d'une certaine lumière (Monet et ses séries selon le moment de la journée), au cubisme dont une des caractéristiques était de supprimer la perspective (Picasso et ses visages dont on peut voir en même temps toutes les parties comme déroulées), et au courant abstrait, quelques soient ses obédiences, qui réduit l'acte au seul travail du matériel de la peinture sans considération pour un sujet singulier (Soulages, Rothko, Tapis, et pour la photo, Biasucci par exemple, etc.)

L'imagerie médicale n'a plus besoin d'attendre le futur de la mort, la génétique peut construire un présent partiellement détaché des destins passés (examen des

embryons élevés in vitro et implantés en fonction de leur viabilité, exempt de maladies héréditaires) ; ces nouvelles technologies définissent une nouvelle temporalité corporelle en même temps qu'elles nous obligent à inventer une langue pour en parler (débat sur la bio-éthique par exemple).

Si l'on met cette position en connexion avec l'engineering informatique et la structuration des réseaux qui organisent l'espace de façon nouvelle aussi (opération robotisée commandée à distance par un chirurgien spécialiste par exemple), si enfin on intègre la possibilité des nanotechnologies c'est à dire la capacité pour l'organisme de recevoir des robots microscopiques pour des fonctions diverses, nous sommes obligés d'assumer un changement significatif des rapports de l'homme à son corps.

La conséquence la plus immédiate est bien de détrôner la parole de son univers de maîtrise. Elle se co-produit en fonction des modifications de l'environnement. C'est dire que si elle ne trouve pas les mots pour traduire la façon dont la réalité évolue (l'évolution n'a ici aucune valence positive ou négative), elle ne peut que ressasser, rabâcher et ânonner. C'est dire aussi qu'à sa façon (poétique, mathématique) elle structure l'événement mais cette fois non dans le présupposé mais dans l'invention³⁵. Elle co-construit un monde qui change en lui donnant des expressions multiples.

Chacun sent bien cela qui essaie de maîtriser l'ensemble de son champ, alors même que les composantes explosent de façon exponentielle. Pour être encore plus précis, la prise en compte holistique d'un patient qui postulerait une compréhension totale du contexte, de l'événement et de la personnalité, ratifierait une parole totalitaire (celle du mandarin, du chef de service ou du tyran). Gageure que plus personne ne peut assumer mais qui perdure comme paradigme et dont on rend responsable de façon projective, qui l'éthicien, qui l'économiste, qui la nature etc...

³⁵ Voir sur le rôle de la littérature comme inventeur de langues nouvelles, Gilles Deleuze, Critique et clinique, les éditions de minuit, 1993 et Jacques Lacan, le synthome, autour de l'œuvre de James Joyce ou comment l'imaginaire littéraire structure et invente la personnalité de Joyce.

³⁴ Didier Anzieu, *Le moi-peau*, Dunod, Paris, 1995.

Pour le débat qui nous intéresse ici, il nous faut admettre maintenant, pour éliminer toute discrimination, à la fois que les somaticiens parlent, discutent, s'interrogent et à la fois que les psy ont un corps que la « maîtrise de la parole » ne suffit pas à dompter. En un mot, quelque soit le problème, la réponse ne peut plus être univoque, religieuse.

Cette sortie d'une vision causaliste, « c'est dans ta tête », « c'est dans tes gènes », autorise l'accès à une complexité qui met chacun en mesure de parler puisque d'emblée personne ne peut avoir ni le savoir absolu, ni la raison définitive. Le privilège est alors attribué à la relation ³⁶, à son moment, et sa fécondité naîtra de la capacité des actants à mettre leurs acquis en synergie plutôt que de postuler que les acquis de l'un phagocytent les acquis de l'autre en les disqualifiant.

Les maîtres de la parole ont pensé longtemps qu'ils pouvaient incarner le personnage du prophète, qu'ils soient destitués de cette place et voilà qu'ils sont assignés à une place égale aux autres, incluant le doute et le partage. Les psy ont à faire le ménage pour accepter que d'autres parlent et donc qu'ils peuvent être interrogés sur leur propre position à cet égard.

Si ce vecteur langagier n'est l'apanage de personne, la définition du tiers comme favorisant le dialogue ne peut être le privilège institué de quelques uns. En effet le tiers ne se définit sur le fond que comme l'inattendu, le surprenant et toute désignation institutionnelle d'un tiers, qu'il soit éthicien, psychiatre, etc. manque cet effet. Cela n'implique pas

³⁶ Voir pour un meilleur éclairage de cette notion de mise en relation, François Dosse, *L'empire du sens*, La Découverte, Paris, 1997. P. 353 : « La formation du sens commun, des processus d'entente et d'intercompréhension définit la singularité des situations selon le processus communicationnel. C'est en reconnaissant la contextualité des ressources de sens, les chaînes de pertinence qui permettent l'entente en situation, que l'on peut restituer le sens d'une action...Le consensus ne peut se réaliser qu'à partir du moment où chacun décide de surseoir à ses ressources de contenu sémantique d'argumentation pour leur substituer ou plutôt les articuler avec des règles, des procédures pragmatiques. Un tel glissement fait appel à une éthique de la responsabilité dont l'objet est l'entente sur les conditions procédurales de la formation des contenus consensuels. »

d'ailleurs qu'une organisation ne doive pas intégrer des places désignées de tiers inconnus (protocole d'évaluation, confrontation clinique, échange pluridisciplinaire, espace de supervision, médiation ³⁷, etc.)

Ainsi, les clivages religieux entre les muets et les parlants pourront céder d'une manière identique à l'abandon de la différence ontologique entre humain et non-humain, les espaces de négociation prendront la place d'une altérité autistique.

Conclusion

Paul Ricoeur, dans une interview au *Magazine Littéraire* de septembre 2000, défend l'idée que la prochaine échéance du débat philosophique se fera dans la rencontre avec les philosophies extrême-orientales, c'est à dire la confrontation des philosophies de l'être avec celles du néant.

Pour le débat qui nous intéresse ici, l'éclairage apporté par François Jullien ³⁸ sur le non rapport des artistes chinois avec le nu constitue une piste fructueuse. Contrairement à l'occident qui sacralise le nu comme paradigme de la perfection de l'individu humain, à l'image du créateur ou à l'image de l'Idée de l'homme, la civilisation chinoise défend un corps vecteur de méridiens d'énergie et donc ne pouvant à lui seul se représenter, mais devant être contextualisé à la fois dans l'espace - « Un homme jouant du luth doit paraître écouter la lune et l'on dirait aussi que la lune, dans son calme, est en train d'écouter le luth » (Jardin du grain de moutarde, section Renwu) ³⁹ - et dans le temps - « Alors que la forme grecque est par principe ce qui échappe au devenir, ce que la Chine entend par

³⁷ Voir dans ce registre de la médiation, Bruno Latour, *L'espoir de Pandore*, la découverte, 2001, pp. 183-228.

³⁸ François Jullien, *De l'essence ou du nu*, Seuil, Paris, octobre 2000. « Pensez, par conséquent, un corps qui ne serait que la concrétion, par individuation, et de ce fait temporairement visible, de la masse d'énergie, en son fonds invisible, qui ne cesse de se déployer - de s'actualiser et de se résorber - en constituant l'univers : aussitôt la consistance qui faisait le nu disparaît, il n'y a plus d'essence à fixer. » p.44.

³⁹ François Jullien, *ibid.*, p.70.

forme n'est toujours qu'une phase...c'est la transition qui prévaut »⁴⁰.

Les interrogations engagées par la modification des représentations corporelles sont alors l'occasion d'une refondation transitoire de nos paradigmes, dont le bénéfice attendu pourrait être un décroisement transverse des disciplines qui générerait une échelle de problématisation commune, moins locale.

Jérôme Pedroletti, Jean-Michel Kaision
Les professionnels modernes ont soigné
une personne éclatée !
A l'ère postmoderne soignons-nous une
personne scotomisée ?

Introduction

Durant nos formations professionnelles fondées sur les valeurs de l'ère moderne finissante, n'avons-nous pas appris que l'être humain comporte plusieurs dimensions ? Nos analyses de situations de soins emblématiques n'ont-elles pas été décomposées, *éclatées*, en dimensions biologique, psychologique, sociale et spirituelle ?

Qu'en est-il à l'ère postmoderne qui vit son temps adulte en ce début de 3^{ème} millénaire ? Il me semble distinguer un fossé entre, d'une part, les discours proclamés dans les écoles de soins infirmiers et dans les cadres de références des institutions de soins et, d'autre part, la pratique clinique au quotidien. D'un côté, certains discours idéologiques prétendent considérer la personne comme un tout complexe aux multiples dimensions. Par ailleurs, en lisant des dossiers de soins ou en écoutant attentivement des discours de professionnels, non seulement la personne *éclatée* de l'ère moderne vit mieux que jamais, mais elle s'est, en passant, allégée d'une dimension : la spiritualité (croyances, valeurs).

En effet, force est de constater que, souvent, dans nos pratiques soignantes :

- les composantes spirituelles sont totalement passées sous silence, ou que

- ces composantes spirituelles se résument à un étiquetage administratif dont le signifiant (protestant ou catholique ou sans confession) ne conduit à aucun signifié structurant.

Ce constat effectué, nous allons tenter quelques hypothèses de compréhension de l'impasse dans laquelle nous semblons nous trouver. Puis nous esquisserons quelques issues...

La société postmoderne à la lumière de théories du changement social

Les développements qui suivent et qui touchent aux changements sociaux sont inspirés des travaux de Crook, Pakulski et Waters (1992). Ces auteurs postulent que, d'une part, l'ère moderne et l'ère postmoderne se chevauchent. D'autre part, ils constatent que les transformations sociales sont graduelles et continues. Enfin, ils reconnaissent que si l'ère moderne a pu être définie de façon relativement aisée, ses contours étant distincts, l'ère postmoderne ne se définit pas clairement, sinon par le fait qu'elle succède d'une certaine manière à l'ère moderne.

Ainsi, si au début de l'ère moderne une vision prospective était possible, qu'en est-il aujourd'hui ? Sur quels indicateurs pouvons-nous construire un scénario du futur à l'ère postmoderne ? Crook et ses collègues ont cherché deux paramètres qui permettent d'analyser l'évolution des sociétés, ce sont : les concepts d'**organisation** et de **différentiation**. Le tableau ci-après décrit ainsi la société moderne comme étant une organisation centralisée et de différenciation complexe.

⁴⁰ François Jullien, *ibid.*, p.83.

<i>Différentiation →</i>	<i>Simple</i>	<i>Complexe</i>
Organisation ↓		
Diffuse	Société TRIBALE a) cueillette b) gérontocratie acéphale c) groupe lignager d) parole	Société LIBÉRALE a) production mécanisée b) état ploutocratique c) ville d) imprimerie
Centralisée	Société FÉODALE a) agriculture collective b) aristocratie c) village d) écriture	Société MODERNE a) production de masse b) état démocratique c) banlieue d) médias électroniques

Ceci étant posé, qu'en est-il de la société postmoderne dans laquelle nous devons évoluer non seulement en tant que citoyens, mais aussi en tant que professionnels de la santé ?

Toujours selon les mêmes auteurs, si la société moderne peut se caractériser par une organisation centralisée et une différenciation complexe...

A l'ère postmoderne le paradoxe est poussé à l'extrême : en effet, les organisations seraient « **hyper** » **centralisées**, tandis que les êtres humains seraient socialement et culturellement « **hyper** » **différenciés** les uns des autres.

Force est de constater que les éléments de ce paradoxe de l'ère postmoderne semblent effectivement présents dans notre société contemporaine :

- Premièrement, l'« **hyper** » **centralisation** est à l'image du développement économique où des multinationales de très grande taille vont jusqu'à phagocyter d'autres multinationales plus «petites» qu'elles. A un niveau politique, il y a les régions qui supplantent petit-à-petit les communes et les cités ou des organisations internationales (ONU, UE, OMC, etc.) qui, par leur pouvoir officiel ou officieux, chapeautent les

nations. Plus près de nous, il y a eu la constitution des Hospices cantonaux et, bientôt, la mise en place de la HES romande santé-social qui englobe un grand nombre d'écoles qui jouissaient auparavant d'une très grande indépendance.

- Deuxièmement, l'« **hyper** » **différenciation** des êtres humains découle certainement des moyens de transports modernes qui ont permis de nombreux flux migratoires. Dans ce contexte, si l'intégration en tant qu'idéal d'acculturation a souvent été un objectif louable des autorités des pays industrialisés, nous constatons que, dans les faits, cet idéal n'a pas toujours été atteint ; les uns vivant tantôt la marginalisation (voire la ségrégation) ou alors, en se précipitant dans une recherche effrénée d'assimilation, d'autres sont conduits à nier leurs racines culturelles, ceci afin de répondre à un besoin d'être reconnu par le groupe dominant (culture d'accueil). Les unités de psychiatrie connaissent d'ailleurs fort bien cette dernière catégorie de migrants qui, un jour ou l'autre, décompensent et requièrent des soins appropriés. Ceci dit, je postule que sous la pression de flux migratoires croissants et culturellement toujours plus variés, les processus d'acculturation se sont péjorés. Les uns et les autres ne trouvant plus les ressources en temps et en « énergie » psychoaffective pour co-

construire de façon dialectique une « culture de la modernité » qui soit intégrative. D'où une certaine « anarchie » socioculturelle à l'ère postmoderne.

On pourrait se lamenter face à ce mouvement d'« hyper » centralisation. Pourtant, compte tenu du contexte mondial de brassage de populations, cette centralisation apparaît comme un mécanisme d'adaptation nécessaire à la survie de nos sociétés multiculturelles. La centralisation permet en effet de partager, voire d'imposer, un certain nombre de normes et de règles sociales qui assurent un consensus minimum qui nous évite de sombrer dans l'anarchie. A ce propos, Joël de Rosnay nous rappelait récemment que **vivre la complexité c'est être dans un équilibre instable entre l'anarchie et le totalitarisme**. Ainsi la cohabitation d'une « hyper » centralisation des institutions avec une « hyper » différenciation des êtres humains n'est pas si paradoxale !

Bien entendu, la complexité extrême de l'ère postmoderne ne découle pas intrinsèquement de l'« hyper » centralisation, mais bien plutôt de l'« hyper » différenciation des êtres humains qui, par ailleurs, sont contraints de vivre dans des structures institutionnelles « hyper » centralisées.

La différenciation, quant à elle, s'exprime surtout dans les dimensions socioculturelles et non au niveau de la biologie humaine ! En effet, du point de vue de la génétique il n'y a pas, quantitativement, plus de différences entre deux humains de « races » différentes qu'il y en a entre deux frères (non jumeaux homozygotes). Par contre, les différences socioculturelles (représentations, croyances, valeurs, etc.) sont, quant à elles, véritablement significatives.

Les professionnels modernes ont soigné une personne *éclatée* !

Dans le paradigme de l'ère moderne où la différenciation socioculturelle, bien que complexe, est encore relativement maîtrisable, on a pu valoriser l'analyse en tant qu'outil qui « découpe » un ensemble en différentes parties simples ; d'où le titre provoquant qui évoque une personne *éclatée* ! Cette approche

analytique a permis les progrès médico-techniques que l'on connaît.

A cette époque on pouvait encore trouver au sein de la population soignée un « centre de gravité » important constitué de valeurs et de croyances partagées. Ainsi, le soignant qui, par choix philosophique ou par incompétence, faisait l'économie de construire une relation approfondie et projetait ses propres valeurs, sa propre spiritualité, sur la personne soignée avait de fortes probabilités statistiques d'être néanmoins en « harmonie » avec cet Autre qui, finalement, était souvent relativement semblable à lui... Cependant, ne nous y trompons pas, seules quelques valeurs et croyances culturelles entraient en résonance « harmonieuse ». Et tant pis pour les différences... Au soigné de se débrouiller. Le hasard faisait ainsi que le soigné était parfois (et dans certains domaines) rencontré en tant que **sujet** (parce que proche du soignant du point de vue des valeurs) ; pour le reste il restait un **objet** d'étude !

A l'ère postmoderne soignons-nous une personne *scotomisée* ?

Dans le paradigme de la postmodernité où cohabitent l'« hyper » centralisation des institutions et une « hyper » différenciation des personnes on est tenté de projeter sur la complexité des individus le système normatif « simpliste » de nos institutions. En ce sens, la centralisation des institutions peut nous leurrer ! On est en effet porté à croire que cette homogénéité de règles et de principes déontologiques, techniques et administratifs qui structurent nos établissements de soins ainsi que nos écoles centralisées a pour corollaire une homogénéité socioculturelle. Homogénéité où les croyances et les valeurs des êtres humains seraient partagées (à l'image de l'unité institutionnelle).

Dès lors, **si** le soignant de l'ère postmoderne se limitait à communiquer superficiellement, ceci dans un contexte où le vis-à-vis est, de fait, toujours un Autre (être différent de soi-même), **alors** ce soignant ne pourrait que se trouver dans la position de considérer cet Autre comme un objet (plutôt qu'un sujet) ! D'où la

notion d'une personne *scotomisée*. Une personne scotomisée, parce que ce qui fait que l'être humain est un sujet (plutôt qu'un objet), ce sont ses croyances et ses valeurs ; croyances et valeurs qui seraient, ici, placées hors du champ de la conscience.

Conclusion interrogative : quelles issues pour le soignant de l'ère postmoderne confronté à des institutions « hyper » centralisées et à des personnes soignées socialement et culturellement « hyper » différenciées ?

Le Conseil international des infirmières (CII) s'est penché à sa manière sur cette question (1999). Plusieurs scénarios ont été imaginés :

- *Le statu quo*
- *La tragédie*
- *Une conduite éclairée et visionnaire*
- *Une révolution technologique.*

Ce qui a retenu mon attention, ce sont moins ces scénarios hypothétiques, que le choix philosophique développé dans ce rapport du CII pour avancer vers le futur. Ce choix philosophique s'énonce en une seule phrase qui a été évoquée par deux auteurs (Olson et Bezold, 1986) :

Le meilleur moyen de prédire le futur c'est de l'inventer.

Et si nous faisons nôtre cette devise ? Ainsi, comment souhaitons-nous poursuivre la construction de notre système socio-sanitaire et nos pratiques soignantes à l'ère postmoderne ?

Est-ce que, par exemple, moins *scotomiser* les personnes soignées, donc mieux les connaître d'un point de vue spirituel (croyances et valeurs) pourrait avoir un impact favorable sur la tendance « hyper » centralisatrice de nos institutions ? En d'autres termes, y a-t-il une relation inversement proportionnelle entre l'« hyper » centralisation des institutions et le niveau de connaissance des personnes « hyper » différenciées avec lesquelles nous communiquons ?

D'autre part, quels « outils » souhaiterions-nous développer dans nos pratiques ? Devrions-nous abandonner une approche analytique (linéaire, produisant des investigations et des personnes

éclatées) de l'ère moderne au profit d'une approche globale ou holistique de l'ère postmoderne ? Ou au contraire, à l'instar de Joël de Rosnay, choisissons-nous la voie complexe et instable, mais peut-être incontournable, de la cohabitation des « outils » des deux ères, soit l'approche analytique et l'approche globale ?

Pierre Thuillier (1997), s'appuyant sur la désormais fameuse mystification d'Alan Sokal, décrit quelques limites d'une pratique professionnelle de l'ère postmoderne qui renoncerait totalement à une approche critique de type analytique.

Sokal, en mai 1996, publia donc son canular dans une fameuse revue américaine (*Social Text*). Il ne pensait pas que, d'une part, le comité de rédaction de *Social Text* accepterait si facilement son article-canular et qu'il y aurait, d'autre part, si peu de réactions dans la communauté scientifique. Le canular de Sokal (physicien) « démontrait », entre autre, que les derniers développements de la mécanique quantique avaient confirmé les spéculations psychanalytiques de Jacques Lacan ! Plus tard, dans une seconde publication dévoilant le canular, Sokal a dénoncé un certain laxisme des intellectuels postmodernes.

Ce laxisme nous guette ! Le combattre stérilement serait de se lancer dans un « terrorisme » scientifique où seule la science détiendrait la « vérité ».

L'idolâtrie de la science nous guette aussi ! Y réagir de façon insensée nous conduirait à construire un relativisme radical où toutes les connaissances se valent (par exemple, la science est placée au même niveau que la magie, l'astrologie ou la religion).

Ainsi, considérer science, magie, astrologie ou religion à un même niveau équivaut à ne pas distinguer ce qui est **différencié**. Et, comme je l'ai postulé précédemment, un tel syncrétisme risque bien de renforcer la **centralisation** de nos institutions, ceci en tant que mécanisme de défense d'une communauté humaine différenciée qui, par manque de communication effective, est réduite à vivre dans l'anarchie.

Reste pour nous, professionnels des soins, à inventer notre futur où nous saurons vivre cet équilibre instable entre l'anarchie et le totalitarisme.

Discutons-en !

Sources

CII (Conseil international des infirmières) : *Guide pour les infirmières du futur. Planification prévisionnelle à l'intention des individus, groupes et associations*. Genève : 3, Place Jean-Marteau (ISBN 92-95005-08-2), 1999.

CROOK Stephen, **PAKULSKI** Jan, **WATERS** Malcolm : *Postmodernization : Change in advanced society*, Sage, 1992.

DE ROSNAY Joël : Conférence donnée à l'Octogone de Pully (Lausanne, CH) à l'occasion de la création de l'Institut Romand des Sciences et des Pratiques de la Santé et du Social (IRSP), 25.10.2001.

OISON Robert L. et **BEZOLD** Clement : *The Information Millennium*. Washington DC : Information Industry Association, 1986.

THULLIER Pierre : *La revanche des sorcières. L'irrationnel et la pensée scientifique*. Paris, Editions Belin, 1997.

Michel Pétermann.

Postmodernité et soins infirmiers

Problématique

Les soins infirmiers doivent s'adapter à notre époque. Leur fonction consiste à répondre aux besoins d'une population autant au niveau de sa santé mentale, somatique, sociale que spirituelle.

Nous vivons actuellement une période troublée dans laquelle les repères habituels s'effondrent les uns après les autres. L'ensemble des autorités sont contestées, la structure des familles évolue rapidement. Le mur de Berlin s'est écroulé, l'empire soviétique a rendu l'âme, les identités sont fragilisées, il n'y a plus de dialectique claire entre les différents états. Par le passé une grande zone d'influence était contrebalancée par une autre puissance. En effet tout à coup les Etats-Unis se retrouvent face à une opposition tout à fait indéterminée. Il se pourrait même qu'ils ne s'en remettent pas et qu'ils imposent en tant qu'ardent défenseur

de valeurs périmées, telles que la toute-puissance, l'orgueil, l'avidité, le vide intérieur, la compétition, l'ignorance de l'autre, l'amour de l'économie; tout en reconnaissant bien sûr et heureusement que d'autres valeurs y existent aussi.

Pour comprendre cet état de fait la théorie du chaos nous apprend au vu des événements actuels que nous sommes en pleine période de turbulences violentes et nous ne savons pas encore vers quel type d'équilibre nous allons nous porter. Je pars de l'hypothèse que si l'on travaille dans le domaine des soins infirmiers la tâche consiste entre autres à chercher à prévoir dans une certaine mesure les temps qui nous attendent afin de pouvoir s'y préparer. Cette tâche est d'autant plus nécessaire dans une école qui doit préparer les étudiants infirmiers à devenir des soignants qui oeuvreront pendant les années futures en qualité de diplômés.

Nous devons par conséquent essayer d'imaginer à partir de ce que nous vivons le « comment l'être humain vivra » dans l'avenir et quels défis il va rencontrer.

Si l'on veut prétendre soigner l'autre on n'est obligé dans une certaine mesure de le connaître, ce qui permettra de l'accompagner plus facilement dans les crises qu'il traversera. J'ai envie d'esquisser quelque peu le profil de l'humain du futur et réfléchir à ce qui pourrait être fait pour lui, pour le préparer, pour l'aider à affronter les changements de notre époque. Un deuxième aspect de la problématique est en relation avec le fait que l'homme est une fractale, avec pour conséquence que l'ensemble des problèmes que nous connaissons au niveau mondial sont ressentis profondément par l'individu.

Il est aussi partagé actuellement et ne sait plus tellement à quel Saint se vouer. Quant au soignant, notre époque l'oblige à être réflexif, à s'interroger sur ses motivations (pourquoi je m'occupe des besoins des autres alors que je pourrais travailler sur les miens ?). On s'accorde aussi à dire qu'il fait maintenant partie du système et qu'avec le patient il est en interaction

permanente et que par conséquent il a un impact certain sur lui, et que cet impact gagne à être dans la mesure du possible connu.

Que demande-t-on à un être humain à l'heure actuelle ?

Adaptation

L'être humain doit posséder la capacité de s'adapter vite, pour cela il doit continuellement apprendre. La pensée simple ou simpliste n'a plus sa place, tout homme qui veut chercher à comprendre des éléments de notre monde doit développer une pensée complexe. Je pourrais résumer de la façon suivante : Il est important de porter plusieurs regards sur chaque réalité et par la suite de chercher à mettre en lien ces diverses visions, ainsi chaque personne peut se faire un modèle de représentation du monde. Cette pensée complexe est la seule façon à l'heure actuelle permettant une action précise et adaptée. Nous devons aussi tenir compte des contradictions du monde et un être humain qui ne veut pas trop souffrir est obligé de reconnaître que l'ambiguïté, la complexité font réellement partie de son champ de réflexion.

Acceptation de la fractalité

Une période de mutation nécessite de se considérer comme une fractale du monde et de pouvoir évoluer en partie au moins en synergie avec celui-ci. En effet le mouvement est dans chacun de nous comme il est dans tous les systèmes qui nous entourent, rester immobile crée des rythmes tellement différents que cela en devient dangereux.

Cependant nous devons garder en tête que chaque système a une frontière et qu'il doit à certains moments la protéger même si sa porosité est augmentée par la nécessité de tenir compte des informations qui viennent de l'extérieur.

Sens du monde

Le travail de Sisyphe qui nous incombe consiste à donner du sens à ce monde si insaisissable. Des questions essentielles reviennent à grands pas nous interpeller : Qui suis-je ? Comment suis-je relié à ce monde ? Quelle place vais-je y prendre ? Comment s'engager ? Comment vais-je considérer l'autre ? Quelle éthique ai-je dans les relations avec les autres ?

Vitesse et distance

Les changements sont actuellement tellement rapides que je m'interroge sur la possibilité pour l'humain « lambda » de suivre. Quant au spécialiste il y parvient mais seulement dans un domaine précis.

La notion du temps est très importante. En effet nous entrons dans l'ère de l'instantanéité et celle-ci contribue à changer nos représentations. Sans que nous nous en rendions compte l'arrière-plan de nos vies se transforme profondément. Pour exemple les expériences où l'on voit un chirurgien opérer à New-York un patient qui se trouve à Strassbourg.

La mobilité augmente de plus en plus. Paradoxalement, si vous créez des autoroutes de l'information cela ne fait pas diminuer les temps de transports bien au contraire.

Ces quelques exemples sont là pour rappeler quelques-uns des défis qui nous sont lancés dans notre époque.

Information

Beaucoup de personnes ressentent une sur-information, au même titre que les États-Unis sont capables d'écouter toutes les conversations téléphoniques du monde mais ne savent pas qu'en faire.

Gérer l'information devient une tâche essentielle, il est nécessaire de réintroduire de la différence dans le magma des informations. Nous savons maintenant l'importance des schémas, des métaphores pour s'y retrouver dans la complexité du monde, il s'agit en fait de donner plus d'importance à certains traits du dessin afin qu'un relief puisse émerger.

Identité.

Nous développons aussi une relation à un monde virtuel qui semble parfois oublié le corps réel. Notre identité devient fragile car elle est de plus en plus remise en cause par les sciences dures notamment par le problème du clonage et quand une notion est bafouée elle nécessite une protection plus grande, c'est-à-dire un débat plus nourri.

Cyberespace.

L'importance du cyberespace nous met dans la situation d'enfants apprenant un nouvel

alphabet. Nous sommes confrontés à un monde virtuel.

Quels sont les grands livres sur lesquels on peut se baser actuellement ?

Il n'y a plus actuellement de grand maître. Dieu est mort, le communisme est mort, le néolibéralisme est en train de mourir. À quoi se référer ? Notre pensée ne peut plus s'appuyer sur des lignes de conduites claires. Engoncé dans son individualisme l'homme est sommé de faire face plus ou moins seul à sa destinée. D'un côté nous parlons de solitude mais d'un autre nous communiquons sans arrêt que ce soit avec le Natel ou par Internet. Nous voyageons de plus en plus, nous rencontrons pour certains quantité d'autres personnes.

Une grande caractéristique de notre temps est justement de ne pas savoir et ceci nous oblige constamment à nous questionner. Jusqu'à présent l'on disait sans trop y croire « plus j'apprends plus je ne sais rien » maintenant nous ne pouvons plus jouer avec cette notion, elle est là. En fait, notre période se caractérise par une nécessité pour l'individu d'intégrer, de digérer un ensemble colossal d'incertitudes. La science se construit sur des sables mouvants, cela aussi était dit, maintenant on le sait, on le vit.

Nous sommes dans une période de digestion où beaucoup d'éléments étaient connus mais pas assimilés ; actuellement brutalement ils sont là, présents, forts, incontournables.

Pendant la période de crise que nous venons de vivre l'individu était poussé à chercher dans une certaine mesure sa survie, l'important devenait « je dois m'en sortir, je dois trouver du travail, je dois garder mon travail ». L'ensemble d'un mouvement qui avait commencé à se développer fut stoppé. Un discours souvent entendu disait que le XXI^e siècle serait spirituel où ne serait pas. La crise économique pendant quelques temps a balayé tout ça.

Mais au fond des êtres humains il reste une attente, une aspiration à reprendre ce mouvement qui nous relie à d'autres valeurs que celles que l'argent représente. Le pouvoir d'écraser l'autre ne correspond plus à l'évolution de l'humanité. Par nos connaissances nous avons pris conscience de certains mécanismes touchant à la guerre.

Nous savons maintenant que la violence peut être engendrée par des mauvaises communications, des pulsions, des sentiments d'infériorité, de désespoir, de défense du territoire etc..

Si je reprends l'idée de Ken Wilber qui dit que l'humanité a passé par différents stades au même titre que l'individu, idée notamment reprise de Piaget, un nouveau stade serait celui où l'ensemble des populations atteindrait un certain niveau de sagesse. L'adolescent, à un certain moment, est capable d'abstraire, de faire des conjectures, de penser intellectuellement et de manière complexe le monde, un stade se rajouterait à celui-là.

Pour Ken Wilber certains individus l'atteignent déjà à l'heure actuelle, ce sont nos sages ou les sages d'autres cultures. Ils se caractérisent notamment par la capacité de ne pas rester seulement à un niveau cognitif mais d'avoir développé aussi des compétences psychoaffectives et spirituelles.

L'homme va aussi se rendre compte qu'il n'a pas grand intérêt à vivre seul et que les liens et les relations avec d'autres constituent la grande histoire de sa vie. Que la compassion peut vouloir dire quelque chose, que la technique doit retourner au service de la science, et que la science a de plus en plus besoin d'éthique, de réflexions, d'analyses pour ne pas s'égarer dans des chemins plus que discutables. Mon espoir va dans le sens qu'une élévation réelle des conditions de vie humaine soit possible.

Nous voyons donc que l'homme est composé de multiples facettes, qu'il ne peut plus simplement agir en s'appuyant sur des points de repères stables mais qu'il est obligé de s'habituer aux changements rapides, à la mouvance, et comme on le dit parfois condamné à surfer sur la vague.

Quelles pratiques infirmières dans la post modernité ?

Que faire face à cela ?

C'est là que revient la notion du sens, l'importance d'une culture philosophique, d'une culture éthique d'une façon de savoir penser, d'analyser de s'interroger, de retrouver les autres, de leur parler de chercher à les comprendre. Le développement de la capacité à prendre distance, la réflexivité, la méditation



sous toutes ses formes se signalent à nous comme des pratiques absolument nécessaires. Un des aspects que nous développons de plus en plus et ceci à juste titre est le fait que le soignant devienne un acteur et qu'il puisse accompagner la personne en face de lui sans être aveugler par une doctrine précise. En effet est-il compatible d'être fanatique et infirmier ? Nous avons le devoir de reconnaître nos ressources philosophiques qui ont un grand rôle à jouer à notre époque.

En effet je vois l'infirmier se libérer du modèle médical et accompagner les gens à traverser cette période mouvementée, à les aider à voir qu'ils sont fractales, qu'ils sont en interaction permanente avec l'ensemble des systèmes et que par conséquent leurs actions peuvent avoir des conséquences importantes.

La pratique infirmière est riche, variée et multiple, elle est souple et adaptable, ce qui, à certaines époques, a pu constituer un défaut devient à l'heure actuelle une qualité inestimable. Voilà tout un programme: rencontrer l'autre là où il se trouve, le reconnaître tel qu'il est, se lier avec lui, puis l'aider à évoluer et à comprendre mieux peut-être le monde dans lequel il vit.

L'infirmier pourra dans une certaine mesure accompagner l'autre dans sa démarche. Il deviendrait un être facilitateur de la pensée, de l'évolution de celle-ci.

Un rôle fort dans la prévention pendant cette période transitoire lui revient afin d'affronter les secousses énormes qui vont encore surprendre notre monde.

J'évoque notamment le problème de la violence qui accompagnera ces phases, la nécessité de médiations nombreuses entre partenaires déboussolés. L'infirmier pourrait donner un cadre à chacun afin qu'il puisse dans une certaine sécurité se pencher sur ces questions ?

Son rôle porterait encore beaucoup plus sur l'organisation du monde, l'infirmier s'en mêlerait. Les universités classiques se retrouvent devant un problème de production et doivent malheureusement céder du terrain quant à leur liberté académique. La HES santé-social pourrait devenir le lieu où les questions profondes sur l'être humain continuent de se poser en interaction, bien entendu, avec les

lieux de stage. L'infirmier répond déjà et développerait encore les réponses aux besoins de la population.

Comment gérer l'incertitude ?

Pour pouvoir gérer l'incertitude il est nécessaire d'accepter la mobilité du monde, sa fragilité et par conséquent nous devons aussi nous pencher sur notre propre fragilité. Notre représentation du monde doit être capable de tenir compte des changements de celui-ci. Nous devons nous accepter comme un être souple, évolutif, constamment en changement et être capable d'affronter l'idée de la mort car elle est le signe de la transformation, de l'évolution. Toutes façons de vouloir s'agripper à des repères définitifs risquent d'être contre-productives. Nous savons maintenant l'importance du lien, que pour pouvoir se lier il faut avoir appris à le faire et c'est seulement dans ces conditions que l'on sera capable de se séparer. Mais dans ce vécu n'y a-t-il pas un début et une fin. Cette capacité de pouvoir se sentir fragile, plein de doutes permet dans une certaine mesure d'éviter des réactions de grande résistance à la mouvance qui nous côtoie.

La résistance trop forte au changement comme nous l'a enseigné le judo et le zen confronte une certaine rigidité au mouvement et amène l'individu à se casser, à une rupture.

Comment soigner dans le postmodernisme ?

Les modèles de soins jusqu'à présent ont souvent été caractérisés par une forme de rigidité qui obligeait de voir la personne sous un angle bien précis. Dans les soins infirmiers nous nous souvenons tous de certains outils appliqués avec un tel acharnement que l'individu disparaissait à grand fracas, nous nous souvenons tout autant de la pédagogie du détail qui a amené tant d'étudiants à désespérer.

Plusieurs angles.

Pressentir le monde devient une tâche essentielle, se centrer sur les oscillations de celui-ci, il n'est plus question pour le soignant d'avoir de multiples intermédiaires par rapport à la connaissance, celui-ci doit se brancher

immédiatement sur les savoirs et ne plus attendre leur traduction par de pseudos experts.

Des outils nouveaux sont apparus le siècle précédent, je pense notamment à l'approche systémique, nous savons que l'être humain est relié à d'autres êtres humains et que ce lien est intériorisé en chacun de nous. Nous savons que nous ne sommes pas totalement libre par rapport à notre système familial et que les interactions sont nombreuses avec lui. La psychanalyse nous invite à nous interroger sur nos stades de développement, sur nos mécanismes de défense, sur notre façon psychoaffective et symbolique de nous relier aux autres. Nous savons aussi que l'être humain traite l'information, que certains filtres lui apportent des visions personnalisées de la réalité et nous pouvons même aller jusqu'à dire qu'il se construit sa propre réalité et que l'échange social est notamment basé sur un certain consensus quant à la définition de la réalité.

Il est donc en lien avec lui-même, avec l'autre, avec les autres. La sociologie nous montre à quel point il s'inscrit dans les groupes.

Alors qu'attendons-nous pour prendre en compte l'ensemble de ces découvertes ? L'ensemble des connaissances sur l'être humain est vaste mais nous ne savons qu'en faire pour améliorer la condition humaine. Cherchons à les relier, à les penser afin de pouvoir les mettre pleinement au service de l'action. Aucune ne doit être écartée au profit de l'autre. La guerre des chapelles est terminée ou devrait l'être. Pour que ce travail puisse se faire cela nécessite une volonté, une capacité d'affronter la peur, l'incertitude, une capacité de coopérer, de se regrouper, de renoncer à faire le chemin tout seul. L'égoïsme devrait paradoxalement mourir et non plus se surdévelopper. Lui aussi est pris dans les oscillations du moment, les valeurs mortes devraient être remplacées par un engagement de tous les instants.

La loi morale pour tout le monde va petit à petit être remplacée par des lois morales localisées qui se mettront en place par contrats explicites. L'être humain ne peut plus se laisser porter passivement ; ballotté par les règles, par les

obligations, il doit redevenir cet homme responsable face à ses contraintes.

Conclusion

Les oscillations que nous vivons nous amène à considérer les paradoxes et l'ambiguïté comme inévitables. Par exemple nous sommes obligés d'admettre que la science rationaliste nous a permis d'aller sur la lune. Ces découvertes nous confortent dans l'idée qu'il y a peut-être une réalité existante. En effet les recherches apportent des résultats et ceci n'est pas à rejeter. Cependant, la relativisation des points de vues permet d'apprécier la complexité des situations que nous rencontrons. Quant à moi je ne pense pas forcément nécessaire de choisir l'une ou l'autre de ces approches. Il me paraît plus important d'entrer dans une dialogique qui peut être parfois contradictoire. Cependant le relativisme absolu engendre certains types de dangers dans les relations sociales. Si le rapport avec l'autre est basé sur un contrat explicite ou implicite il est nécessaire de respecter ce dernier. Un des partenaires ne peut dénoncer seul la règle de fonctionnement décidée à plusieurs. Sinon nous nous acheminons vers une impossibilité totale de vivre ensemble. J'évoque ici le besoin d'une éthique de la relation. Nous devons trouver une zone où il est possible d'une part de relativiser certains points de vue et de l'autre, parfois, de savoir raison garder. Suivant les domaines que nous abordons nous aurons à nous pencher sur l'importance d'utiliser une logique claire pour travailler reconnaissable par tous. À d'autres moments, un regard artistique créatif pourrait donner du sens à une situation. Les notions de co-construction et d'engagement apparaissent alors comme très importantes. La parole donnée est une parole vraie. Entre humains nous pouvons continuer d'échanger, mais nous ne devons oublier que la parole nous engage. Là, l'action infirmière peut représenter beaucoup. Continuer à défendre une éthique de l'échange et de la parole afin petit à petit d'y voir plus clair dans ce qui nous arrive. Ainsi, petit à petit, nous pouvons identifier les tendances qui s'étoffent et sur lesquelles on pourra peut-être s'appuyer. Il s'agira alors de méta-analyser et d'intégrer des contraires.

Je terminerai en posant la question suivante :

Comment réussir à éclairer notre époque et tenir compte des répercussions de celle-ci dans la pédagogie et dans les soins infirmiers ?

Bibliographie :

- Wilber Ken : Les trois yeux de la connaissance: « la quête du nouveau paradigme », éd. du Rocher, 1987.

Patrick Waeny

Postmodernité, postmétaphysique

Au mot « postmodernité » – comme de longs échos qui de loin se confondent – répondent souvent les concepts de « chaos », « complexité », « réseau », etc., appartenant au vocabulaire scientifique (qu'il s'agisse des sciences naturelles ou humaines). En philosophie, le même mot a pris des sens différents, à partir desquels je voudrais orienter ce texte et indiquer sommairement quelques voies dans lesquelles se sont engagées quelques philosophies auxquelles l'on attache – tant bien que mal – l'étiquette « postmoderne ».

D'une manière générale, le philosophe Jean-François Lyotard caractérise la postmodernité, aussi bien socio-politique, économique, culturelle que scientifique et philosophique, par son incrédulité à l'égard des « récits de légitimation du savoir » inventés par la pensée moderne, et qui permettent de fixer les conditions dans lesquelles un énoncé est vrai, une action est juste :

Soit une loi civile ; elle s'énonce : telle catégorie de citoyens doit accomplir telle sorte d'action. La légitimation, c'est le processus par lequel un législateur se trouve autorisé à promulguer cette loi comme une norme. Soit un énoncé scientifique ; il est soumis à la règle : un énoncé doit présenter tel ensemble de conditions pour être reçu comme scientifique. Ici, la légitimation est le processus par lequel un « législateur » traitant du discours scientifique est autorisé à prescrire les

conditions dites (en général, des conditions de consistance interne et de vérification expérimentale) pour qu'un énoncé fasse partie de ce discours, et puisse être pris en considération par la communauté scientifique⁴¹.

Platon est le premier philosophe à avoir posé cette question de la légitimité du jeu de langage que la tradition occidentale a depuis lors appelé « science » et à avoir élaboré un discours philosophique censé légitimer le savoir scientifique, tout en se soustrayant lui-même aux normes de scientificité.

Les récits modernes de légitimation du savoir qu'analyse J.-F. Lyotard procèdent tous de la même intention d'organiser les événements, qu'ils soient humains ou naturels, sous l'Idée d'une histoire universelle de l'humanité entendue comme progrès vers une fin, vers son propre accomplissement (la célèbre « fin de l'histoire » de Hegel, identifiée chez Marx à la « société sans classes »). Le mode caractéristique de la modernité est donc le projet, comme volonté orientée vers un futur à faire advenir, une Idée à réaliser. La version « *aufklärer* » de ce récit, énoncée par les philosophes des Lumières au XVIII^e siècle, est celle de « l'émancipation de l'ignorance et de la servitude par la connaissance et l'égalitarisme », dont le sujet pratique doit être l'humanité comme héroi ne de la liberté :

Tous les peuples ont droit à la science. Si le sujet social n'est pas déjà le sujet du savoir scientifique, c'est qu'il en a été empêché par les prêtres et les tyrans. Le droit à la science doit être reconquis⁴².

Dans la perspective de ce récit, savoir et pouvoir sont doublement liés. D'une part, la nouvelle attitude scientifique apparue au siècle précédent sert de modèle à l'action politique : « Le peuple est en débat avec lui-même sur ce qui est juste et injuste de la même manière que la communauté des savants sur ce qui est vrai et faux ; il accumule les lois civiles comme elle accumule les lois scientifiques »⁴³. D'autre

⁴¹ J.-F. LYOTARD, *La Condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, pp. 19-20.

⁴² *Ibid.*, p. 54.

⁴³ *Ibid.*, p. 52.

part, les savoirs, dont les critères particuliers de validité sont fixés par la communauté des spécialistes de chaque domaine, n'ont cependant pas « d'autre légitimité finale que de servir les fins visées par le sujet pratique qu'est la collectivité autonome »⁴⁴. L'émancipation du peuple, sa grande marche vers la liberté passent par l'accès à la science et au savoir. La situation occidentale est alors aisément extrapolée à l'humanité entière : cette idée d'un progrès général de l'humanité (possible, probable ou nécessaire) « s'enracine dans la certitude que le développement des arts, des technologies, de la connaissance et des libertés serait profitable à l'humanité dans son ensemble »⁴⁵. La légitimation, en fin de compte, s'applique aussi bien aux manières de penser qu'aux institutions, aux pratiques sociales et politiques ou aux législations. Au contraire des sociétés dites « traditionnelles », où le mythe accorde la légitimité en fonction d'un acte fondateur qu'il répète à chacune de ses narrations publiques, la modernité cherche sa propre légitimation dans l'avènement d'un futur, d'une Idée à réaliser (la liberté de l'humanité).

Selon Lyotard, le récit de l'émancipation a traversé tous les courants politiques des XIX^e et XX^e siècles, que ce soient les libéralismes politiques et économiques, les marxismes, les socialismes, les anarchismes⁴⁶, à l'exception notable des réactions traditionalistes et du nazisme. Lyotard aperçoit justement la fin de la modernité dans son incapacité à intégrer au grand récit certains événements historiques, dont le génocide juif. Le projet moderne « n'a pas été abandonné, oublié mais détruit, "liquidé" », par la « victoire de la techno-science capitaliste sur les autres candidats à la finalité universelle de l'histoire humaine » – « manière de détruire le projet moderne en ayant l'air de le réaliser » – mais avant tout par « Auschwitz », « nom paradigmatique de

l'inachèvement de la modernité », destruction physique d'un « souverain moderne », de tout un peuple : « C'est le crime qui ouvre la postmodernité, crime de lèse-souveraineté, non plus de régicide, mais de "populicide" »⁴⁷ :

Quelle sorte de pensée est capable de « relever », au sens de *aufheben*, « Auschwitz » en le plaçant dans un processus général, empirique et même spéculatif, dirigé vers l'émancipation universelle ?⁴⁸

L'idée que la « postmodernité » serait une époque distincte située après la modernité, que l'histoire peut donc se concevoir comme une succession de périodes clairement identifiables, est précisément une idée moderne. Il ne s'agit pas davantage, au yeux de Lyotard, d'un passage du récit de l'émancipation à celui de la décadence ou du déclin des grands récits, qui partagerait en fait les mêmes présupposés mais, comme je l'ai déjà mentionné, d'une incrédulité à l'égard de tout récit de légitimation. « Modernité », « Postmodernité » : autant de noms qui désignent des « modes dans la pensée, l'énonciation, la sensibilité » plutôt que des étapes de l'histoire ou de l'évolution⁴⁹ de l'humanité. Loin de la prétention à être une pensée absolument nouvelle, remettant les pendules du savoir à zéro⁵⁰, la pensée postmoderne n'a rien d'un « mouvement de *come back*, de *flash back*, de *feed back*, c'est-à-dire de répétition », mais relève plutôt d'un « procès en "*ana-*", un procès d'analyse, d'anamnèse » au sens de la thérapie psychanalytique, qui élabore un « oubli initial » ou encore une « "*perlaboration*" (*durcharbeiten*) effectuée par la modernité sur son propre sens »⁵¹. Il convient de faire le deuil de l'émancipation universelle et inéluctable de l'humanité proclamée par la modernité.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 38.

⁴⁸ *Ibid.*, pp. 116-117.

⁴⁹ La théorie biologique de l'évolution n'a pas non plus échappé à l'interprétation téléologique de la modernité (cf. S. J. GOULD, *L'Eventail du vivant. Le Mythe du progrès*, Paris, Seuil, 1997).

⁵⁰ A la façon du Descartes du *Discours de la méthode*, par exemple.

⁵¹ J. F. LYOTARD, *Op. Cit.*, 1988, p. 119.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 61.

⁴⁵ J.-F. LYOTARD, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, 1988, p. 116.

⁴⁶ Pour citer deux exemples de Lyotard, le « récit capitaliste de l'émancipation de la pauvreté par le développement techno-industriel » ou le « récit marxiste de l'émancipation de l'exploitation et de l'aliénation par la socialisation du travail » (*ibid.*, p. 45).



D'autres philosophes travaillent d'une manière comparable à celle de Lyotard, mais en se focalisant davantage sur les textes de la tradition philosophique inaugurée par Platon et que l'on rassemble commodément sous le terme de « métaphysique ». A partir de certaines dichotomies conceptuelles ayant traversé cette tradition (écriture/voix, pensée/langage, sujet/objet, etc.) et dont un des termes a toujours été valorisé au détriment de l'autre, la Déconstruction de Jacques Derrida fait voir la manière selon laquelle chacune de ces oppositions est minée de l'intérieur, c'est-à-dire dans les textes mêmes où elle figure, et pour ainsi dire se « déconstruit » elle-même.

Les textes de Gilles Deleuze, un autre philosophe fréquemment associé à la « nébuleuse postmoderne », peuvent également sembler assez déconcertants à première lecture, parce qu'ils témoignent à certains égards d'une manière de penser très différente de celles de la tradition, profondément enracinées dans nos esprits. Une « pensée-nomade » désireuse de s'affranchir de la « tripartition entre un champ de réalité, le monde, un champ de représentation, le livre, et un champ de subjectivité, l'auteur »⁵² ne peut que choquer nos habitudes réflexives « sédentaires » et en faire éclater les frontières. Dans un livre écrit « à quatre mains » avec Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Deleuze élabore le concept de « pensée – rhizome », par opposition à la « pensée-racine » (« la plus classique et la plus réfléchie, la plus vieille, la plus fatiguée »⁵³) réduisant la multiplicité d'événements que l'on appelle le « monde » au moyen d'une logique binaire⁵⁴. Deleuze et Guattari ont tenté de créer une pensée, un langage qui ne réduise pas une telle multiplicité, qui nous entoure et que nous sommes, mais qui la prolonge dans toutes les directions, la mette à une puissance supérieure. L'une de ces directions ne pourrait-elle mener

vers le domaine des pratiques infirmières ? A bon entendeur...

Nicolas Wagner

Information

L'Ecrit est consultable on-line sur le site de la bibliothèque médicale de Cery :

www.hospvd.ch/public/psy/bpul/

L'Ecrit reçoit, sur l'initiative d'Eric Girard (membre du comité de rédaction), une publicité sur les sites : www.egora.fr ; www.santementale.net et www.arsi.asso.f

⁵² F. GUATTARI, G. DELEUZE, *Mille Plateaux*, Minuit, Paris, 1980, p. 34.

⁵³ *Ibid.*, p. 11.

⁵⁴ Que l'on pense par exemple à la linguistique générative de Chomsky, sa façon de représenter la structure d'une phrase, qu'elle soit seulement syntaxique ou également sémantique, au moyen de schémas arborescents.